

Il ne faut pas prendre Jaurès pour un con

Jonathan Livernois

Number 312, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81528ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Livernois, J. (2016). Review of [Il ne faut pas prendre Jaurès pour un con]. *Liberté*, (312), 63–64.

Il ne faut pas prendre Jaurès pour un con

Si le dernier essai de Finkelkraut peut nous être utile à quelque chose, c'est à rappeler qu'il faut savoir choisir son héritage.

JONATHAN LIVERNOIS

VOUS DIRE que j'aurais voulu aimer serait un mensonge. De la mauvaise foi ? Celle-ci va de soi. À gauche, comme tout un chacun le sait, on ne lit pas (ou plus) les auteurs de droite. Bête comme ça. C'est Louis Cornellier qui le disait, il n'y a pas si longtemps, dans *Le Devoir*. Les gauchistes de la vallée laurentienne continuent de travailler en sous-œuvre pour discréditer la parole des conservateurs de chez nous : « Des intellectuels comme Jacques Beauchemin, Éric Bédard, Mathieu Bock-Côté et Christian Rioux s'inscrivent, à plusieurs égards, dans la logique de Finkelkraut et, pour cette raison, sont honnis par une gauche allergique au discours identitaire québécois », écrit Cornellier. Sous le poids de la responsabilité qui échoit au gauchiste borgne, ayant peut-être une poutre dans l'œil, j'ai donc lu le dernier essai de Finkelkraut. Il s'agit de *La seule exactitude*, recueil de chroniques sur la politique et la société françaises parues de 2013 à 2015. De courts textes, issus d'interventions à la radio RCJ (Radio de la communauté juive) et dans le magazine *Causeur*, écrits par un homme à qui on aurait souvent, dit-il lui-même, refusé le statut de philosophe. Il acceptera, avec l'humilité de celui qui en sait trop, le statut d'amateur.

Il me semble qu'il n'y a pas si longtemps, la réflexion était plus généreuse, sans l'apocalypse au coin de la rue. Sans dire, comme Alain (Émile Chartier), que la pente est à droite, il faut croire qu'il y avait quelque chose au départ qui n'a fait que s'accroître. Ce qui couvait là ne fait que brûler ici, ardemment. Dans cet essai, vous saurez donc tout sur la *déliquescence* de la civilisation occidentale, le règne du relativisme, la perte des repères séculaires, la mise à mal des valeurs de la République, la « dévastation narquoise » et la violence du dernier film de Quentin Tarantino. Tout ça donne lieu à ces quelques prises de position :

Le mariage pour tous. Selon Finkelkraut, le mariage était autrefois l'incarnation de l'alliance d'un homme et d'une femme ; aujourd'hui, c'est le règne de l'individu (« l'idéal de la nouvelle génération Internet : *I know what I want and I want it now* ») qui choisit ce qu'il veut selon son bon plaisir.

Finkelkraut nous sert, en citant l'écrivain Renaud Camus, l'argument qu'on utilisait, dans le bon vieux temps, contre le vote des femmes : amis homosexuels, n'allez pas vous perdre dans cette galère qu'est le mariage. Vous êtes libres. Vous ne le savez donc pas ?

Les jeunes. Avant, comme le disait Barthes, les lycéens étaient de « petits messieurs ». Aujourd'hui, c'est tout le monde qui veut être lycéen. C'est l'âge des jeunes fous : « La jeunesse, en effet, apprend beaucoup de choses mais ne connaît encore rien. L'éveil au monde se combine, dans ce moment de la vie, avec la bienheureuse ignorance des vicissitudes de notre condition incarnée. » Suivant la ligne directrice de cette morale de mononcle, il faudrait donc attendre, avant de parler et de penser, d'acquiescer la patience et la sagesse de celui qui a vu neiger. Et, quand on est vieux, il faudrait avoir la sagesse de ne pas se teindre les cheveux. Évidemment, la sagesse prend le bord quand il s'agit d'envisager sa propre finitude. Puisque Finkelkraut s'érige contre tous ces traits d'une civilisation qui s'en va à vau-l'eau, on aurait pu imaginer que l'homme conspuerait l'aide à mourir, ce « nirvana shooté », pour reprendre l'expression de Jean Larose. Je le voyais déjà : l'homme nous entretiendrait de la mort héroïque, aux confins de la douleur et de la révélation, logée quelque part dans l'imaginaire littéraire et culturel occidental, mise à mal par l'individualisme de celui qui

choisit quand et comment il veut mourir. Mais non. Finkelkraut doit se sentir vieux – âge moyen des Académiciens en 2016 : soixante-dix-neuf ans. Ainsi nous dit-il, et on entendra claquer le « je » de l'essayiste : « Je voudrais

pouvoir bénéficier de cette possibilité, au cas où, et les médecins qui me la refusent aujourd'hui en se drapant dans le serment d'Hippocrate ou dans le sixième commandement oublient que la morale, ce n'est pas le souci de la morale, c'est le souci d'autrui. » On oublie ça, la mort façon *Cris et chuchotements*.

Le féminisme. Évidemment, dans le bordel postmoderne, les femmes sont aussi en cause. C'est dans un texte sur

ALAIN FINKIELKRAUT

La seule exactitude

Stock, 2015, 296 p.

l'interdiction de la fessée contre les enfants (la République est vraiment assiégée de toutes parts) que Finkelkraut varlope, par une comparaison étonnante, ces femmes qui confondent tout, « ces féministes qui criminalisent la galanterie, c'est-à-dire la civilisation, pour mieux combattre la barbarie du viol, en proclamant que "Bonjour, ma belle !" est une remarque sexiste ». Sans compter que ces féministes combattent dans le vide : l'égalité est déjà acquise. Arrivez en ville, les filles.

Ces quelques exemples, qui ne sont pas des citations prises hors contexte dans le seul but d'étayer ma mauvaise foi (comme si j'avais besoin d'une telle chose), permettent d'établir une sorte d'espace commun, de socle à partir duquel Finkelkraut réfléchit, pense et veut sortir de sa société. La Coupole peut être un abri, mais il faut plus. C'est simple : remontons le fil d'Ariane jusqu'à la III^e République. Même si, dans son essai, Finkelkraut insiste, d'entrée de jeu, pour dire qu'il tient le pari de « penser ce moment crucial dans ce qu'il a d'irréductible au répertoire de nos vicissitudes comme à la catégorie du Progrès, quelque contenu qu'on lui donne », il se rabat sans cesse sur cette période. Qu'y trouve-t-il, au juste ? Je me suis souvenu de ce que Sartre en disait : c'était un « monde stable », avec des « repères fixes », d'où les hommes et les femmes pouvaient, croyait-on alors, « se tenir en dehors de l'histoire » et s'élever « d'un coup d'aile à des cimes d'où ils jugeaient les coups en vérité ». C'est cette plateforme, me semble-t-il, que veut retrouver Finkelkraut.

La figure de Péguy, à laquelle Finkelkraut consacre la dernière partie de son essai, est au cœur de ce retour à la III^e République. Figure exemplaire, en somme, pour l'essayiste : socialiste qui finira par écrire le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, du bon bord de l'Histoire – dreyfusard quand il le fallait –, Péguy défend la France en retournant non pas vers les Lumières mais vers Corneille, vers l'honneur du sang – que Finkelkraut distingue, bien sûr, de la pureté du sang –, vers l'héritage aristocratique qui est, en régime démocratique, partagé par tous. C'est ici qu'il faut se situer, c'est dans cet espace intellectuel dégagé par l'homme des *Cahiers de la quinzaine*, un espace de liberté au cœur des contraintes doctrinales. Ainsi, à la toute fin du XIX^e siècle, devant tous ces socialistes qui refusaient de s'intéresser à l'Affaire Dreyfus parce qu'il s'agissait là d'un problème bourgeois (et sans compter que le capitaine était juif...), Péguy s'élança, sortit du cadre. Son passage vers le catholicisme et sa dénonciation des affres de la modernité sont logiques, conformes à l'engagement de l'homme libre. Autant pour Finkelkraut, défenseur de l'héritage et, disons-le franchement, de l'identité française. Et lui, au moins, aura la chance de ne pas être

arrêté en plein vol, comme le pauvre Péguy, sur un champ de bataille de septembre 1914.

De cette III^e République, il y aurait une autre figure à rappeler, à peine évoquée dans cette dernière partie et dans tout l'essai de Finkelkraut : Jean Jaurès. Ça s'explique. Le grand Péguy a eu, à son propos, quelques propos malheureux. En 1913, dans *L'argent*, c'est avec beaucoup de subtilité qu'il le qualifiait de « gros bourgeois parvenu, ventru, aux bras de poussah ». La même année, il en appellera à son exécution, dès les premières heures de la guerre prochaine. Ça ne cadre pas bien avec l'image du héros présentée par Finkelkraut.

L'essayiste ne convoque sans doute pas Jaurès, non plus, parce qu'il incarne un autre chemin possible au cœur de la III^e République : celui qui passe non pas du socialisme au catholicisme, de la gauche à une certaine droite, mais bien du républicanisme au socialisme, associés pour de bon. Un socia-

lisme qui embrasse la cause de Dreyfus, notamment, et qui refuse d'y voir un simple problème bourgeois. Et, surtout, surtout, un socialisme enraciné, lui aussi capable de sauver les valeurs éternelles de la France sans, pour autant, sauter par-dessus les Lumières. Jaurès, en 1897 : « C'est dans le secret profond de notre propre histoire, c'est dans l'instinct profond de l'âme et de la conscience françaises que la France d'aujourd'hui doit chercher un moyen de renouvellement et de développement, et ce qui a fait la force et la grandeur de notre pays à travers les siècles, c'est sans doute un noble souci des libertés individuelles, mais c'est aussi un admirable esprit de sociabilité, une grande puissance de concentration et d'unité. » Ce n'est pas dans la « morale de l'aristocratie » que Jaurès puise la force de la France ; c'est dans celle de ce peuple qui est, comme le disait Camus, ce qui refuse de s'agenouiller dans la

nation. Le peuple en marche de la Révolution de 1848 ou de la Commune de 1871 me sourit davantage qu'une manifestation contre le mariage pour tous. J'y fonde plus d'espoir que dans l'exploitation de valeurs anciennes qui finissent par sentir le ranci.

Mais, pour être à cette hauteur, celle de Jaurès, les intellectuels québécois de gauche – ceux qui, selon Louis Cornellier, font des « jobs de bras » à Bock-Côté – devraient se rappeler qu'ici, c'est Péguy et son choix de la mystique (au lieu de la politique) qui ont longtemps eu la cote. François Ricard le disait bien, en 1980, devant tous ces puristes de l'indépendance, refusant de voter « oui » au référendum. Peut-on faire le même reproche à la gauche québécoise, plus près du dernier Péguy que du premier (et dernier) Jaurès ? Chose certaine, nos projets, incantatoires, sont depuis très, trop longtemps sur les tables à dessin. L

EN MILLE MOTS



La chambre interdite,
film de Guy Maddin (Canada, 2015).